

L'AIGLE PARACHUTE

Depuis huit jours, Armando, le grand chasseur d'aigles, était à la piste d'un aigle magnifique, dont il avait aperçu le vol.

La vente d'un aigle est d'un assez bon rapport. Les ménageries, les musées, les jardins d'acclimatation, en prennent très facilement ; mais les chasseurs d'aigles ont beaucoup de peine à les attraper.

Très méfiant, l'aigle habite les points les plus escarpés des montagnes. On dirait même qu'il sait ceux qui sont le moins accessibles à l'homme pour y élire domicile.

Sûr de sa retraite, l'aigle, quand il a faim, s'élanche en l'air à des hauteurs où la balle du fusil le plus perfectionné ne peut l'atteindre.

Là, il plane majestueusement dans le ciel. Son oeil, d'une acuité extraordinaire, lui permet de voir de très loin, soit l'ennemi dont il se moque, soit l'animal dont il veut faire sa proie.

Quand il a aperçu l'animal, lapin, lièvre, perdrix, poule ou agneau, isard, bouquetin, chevreuil, qu'il désire s'offrir pour son déjeuner, l'aigle commence à faire des ronds en l'air au-dessus de sa future proie. Ces cercles, il les rétrécit peu à peu, puis quand il juge l'instant propice, il ferme ses ailes immenses, et tombe vraiment du ciel sur l'animal, qui n'a pas eu le temps de fuir.

Il le prend dans ses serres puissantes et l'emporte dans son aire pour le dévorer ou le donner en pâture à ses petits.

C'est au matin, au lever du jour, que l'aigle se met en chasse.

Les chasseurs d'aigle ne tiennent pas à tuer l'animal, car ils n'en ont plus que la vente des plumes... ils préfèrent prendre un nid avec des petits.

Ces petits, ils les élèvent et les vendent ensuite.

Donc, il faut qu'ils guettent l'aigle, pour savoir où se trouve son aire.

C'est ce que faisait depuis huit jours Armando.

Chassant le chamois, il avait aperçu un aigle magnifique. Il s'était donc mis à l'affût, marchant sous les futaies, se cachant sous les pieds de genêvre, les bouquets de petits sapins, voulant surveiller l'oiseau, tout en restant invisible pour lui. Car s'il venait à être aperçu, l'aigle fuirait et irait établir son lieu de chasse beaucoup plus loin.

Au bout de deux ou trois jours, il avait acquis l'assurance que l'aigle chassait dans les parages où il l'avait aperçu la première fois...

Alors, il voulut savoir où se trouvait son aire, pensant qu'il devait avoir des petits.

Mais il eut beau épier, il ne put rien découvrir. Il vit bien l'aigle fondre sur un animal, s'envoler avec sa proie, mais l'oiseau disparut derrière un pic, un énorme rocher, et Armando ne put rien découvrir.

Il avertit ses trois habituels compagnons de chasse. Ceux-ci grimpèrent de suite et se portèrent sur des points d'où ils pouvaient apercevoir l'autre versant de la montagne.

Ce fut en vain. L'aigle partait, s'enfonçait dans le ciel bleu et disparaissait.

Alors, Armando, ne voulant pas donner le der-

nier mot à l'animal et revenir bredouille de cette chasse, usa d'un stratagème qui, parfois, réussit admirablement.

Il acheta un vieux mouton.

Pendant un jour il fit manger à ce mouton de l'herbe, dans laquelle il mêla du gros sel. Les moutons sont friands de sel, celui-ci se régala.

Armando mit à portée du gourmand de l'eau en grande quantité. L'animal ayant soif, but beaucoup, son ventre gonfla, emmagasina un poids énorme de liquide.

Quand Armando et ses amis le jugèrent suffisamment pesant, ils le chargèrent sur une claie et le portèrent, de nuit, à l'endroit où l'aigle venait chasser.

Avant le lever du jour, ils le lâchèrent.

Le mouton, tout content de se trouver dans la montagne, se mit à brouter, à bêler, appelant les camarades. Il jouait admirablement le rôle qu'on lui réservait.

Armando et ses amis avaient regagné leurs postes d'observation, durant ce temps. Ils attendirent, tapis sous des feuilles, des branches.

L'aigle allait lentement. Tout préoccupé par le poids qu'il tenait, il ne pensait qu'à regagner son aire, et se souciait peu de ce qui se passait en dessous.

Les chasseurs purent donc se mettre à découvrir, à sa poursuite, et ce qu'avait espéré Armando se réalisa. Ils virent l'aigle se poser, au loin, sur un rocher, et aperçurent les aiglons dans le nid.

Il ne restait plus, maintenant, qu'à aller prendre les petits.

Ils étudièrent le moyen d'y parvenir.

L'expédition, — c'était une véritable expédition, — fut tentée pour le lendemain.

Durant la nuit, les chasseurs montèrent. Ils couchèrent dans la montagne. Avant le jour, ils étaient parvenus, sans bruit, au risque de mille fois se rompre le cou, au-dessus du nid, sur un rocher à pic.

Ils attendirent là que l'aigle eût pris son vol, puis Armando se fit descendre, attaché par une corde que tenaient ses amis au haut du rocher.

Il approchait du nid, et les petits criaient ; il se disposait à les prendre quand un bruit d'ailes se fit entendre.

Ses amis crièrent :

— Armando !... L'aigle !...

L'aigle, en effet, revenait. Sans doute, l'oiseau de proie, malgré toutes les précautions prises par les chasseurs, avait entendu du bruit. Peut-être avait-il aperçu les chasseurs cherchant à atteindre le nid.

Il arrivait défendre ses petits.

Que faire contre l'énorme oiseau ? Dans la situation du malheureux Armando, il lui était impossible de tenter de se défendre ; il était sans armes, et, d'ailleurs, suspendu au bout de sa corde, il ne pouvait rien essayer.

C'était un coup manqué, une chasse à refaire.

Ses amis alors essayèrent de le remonter, mais il était dit que ce devait être une chasse mouvementée.

Dans leur précipitation, les amis engagèrent la corde dans une fente du rocher et, malgré leurs efforts, ne purent hisser Armando.

L'aigle, maintenant, arrivait sur Armando, le bec ouvert, les serres prêtes à déchirer l'audacieux.

Un combat furieux s'engagea entre l'oiseau de proie et le chasseur, combat dans lequel l'homme devait fatalement succomber.

A présent, Armando ne cherchait pas à éviter les serres de l'oiseau de proie.

Il eut le courage de rester quelques secondes immobile. L'aigle avança alors ses serres. Prompt comme l'éclair, Armando, hardiment, avec une adresse remarquable, saisit, lui, dans ses mains solides, les pattes de l'aigle, un peu au-dessus des griffes, et il s'y cramponna.

Il était temps. La corde, usée tout à fait, se rompait, à la grande terreur des amis, qui crurent Armando jeté dans l'abîme.

Armando tombait évidemment dans l'abîme, mais, tenant l'aigle qui se débattait, il descendait sans danger, absolument à l'abri, sous ce parachute vivant.

Et ébahis, heureux, les amis virent Armando prendre pied sur une colline voisine.

Quand il se sentit en sûreté, il lâcha les serres de l'aigle, qui s'envola, affolé, ne se doutant pas qu'il venait de sauver la vie à celui qui tentait de lui prendre ses petits.



Il descendait sans danger, absolument à l'abri, sous ce parachute vivant

L'aigle parut enfin. Il se mit à planer dans l'air, cherchant sa proie. Tout à coup, il aperçut le mouton gras, rebondi, qu'il prit sans doute pour un mouton égaré, perdu, loin de son troupeau.

Quelle bonne aubaine ! Mais, prudent, il commença à faire des tours d'enveloppement, puis, tout à coup, il fondit et tomba sur le dos du malheureux mouton qui, se régaland de bonne herbe, ne s'attendait pas à pareille surprise.

L'aigle enfonça ses serres dans le dos crépu de l'animal, et l'enleva, mais avec peine, malgré ses bêlements désespérés.

Le coup était réussi. L'aigle ne pouvait voler avec sa facilité habituelle. Il avait du mal, beaucoup de mal à s'en aller avec cette proie superbe, coup sûr, mais d'un poids exorbitant. Il ne s'envola pas dans les nues, rasa presque les rochers, les chasseurs à l'affût entendaient les coups d'ailes formidables qu'il donnait pour s'élever, pour continuer à garder sa hauteur.